

Le Dieu blessé :  
le spectacle de la passion du Christ

Carmen-Iulia POTRA  
Lyudmyla RUDNYEVA



La sensibilité baroque noue des rapports évidents avec un sentiment religieux exacerbé, né de la Contre-Réforme, par le scandale même de la division et des massacres perpétrés au nom du Christ. L'époque est hantée par une spiritualité intense, qui s'efforce d'en appeler à Dieu seul contre le monstrueux tumulte du monde : c'est le seul moyen de dénier à la mort sa trop visible victoire. De grands poètes religieux (Sponde, La Ceppède, Chassignet, D'Aubigné), catholiques ou protestants, font de leur poésie à la fois l'intolérable inventaire du « change », de la sinistre condition humaine, et le moyen d'y échapper. Implacable et inquiète à la fois, la rhétorique du poème s'efforce de montrer le Chaos, le néant, et d'en faire jaillir le désir de Dieu. Discours de la mort inévitable, universelle, le poème rencontre le Christ au sein de la mort même, capable pourtant d'en triompher. Le Christ baroque est cette figure paradoxale d'un Dieu qui s'est soumis au change et à la mort, d'un Dieu blessé dans son corps, et ramené par cet affreux chemin à sa gloire éternelle.

Les quatre poèmes de la section ont comme source d'inspiration les scènes de la Passion du Christ. Leurs auteurs arrivent à dépasser les apparences pour contempler les mystères qu'elles voilent. Les motifs du sang versé, du couronnement d'épines, du sceptre de roseau, du cœur transpercé, du corps meurtri, reviennent dans chaque poème. Ces créateurs baroques retrouvent là bien des traits qui leurs sont chers : scènes violentes (flagellation, crucifixion), couleurs vives (rouge du sang, manteau pourpre, roseau vert, noirceur de la nuit), métamorphoses rapides (les tombeaux s'ouvrent, les ténèbres couvrent la terre). Tout cela constitue le plus fascinant des spectacles funèbres. La densité de la langue, la puissance de l'imagination, les élans lyriques font oublier certaines subtilités. Ces poètes n'hésitent pas à reprendre, pour les offrir au Sauveur, des figures mythologiques (La Ceppède, « Le Nouvel Orphée ») et des formes profanes.

Jean de La Ceppède (v.1548-1623), magistrat catholique de Provence, grand lettré, est l'auteur des *Théorèmes sur le sacré mystère de notre rédemption*, publiés en 1613 et en 1621. Ces recueils de sonnets, (au total, plus de 500), accompagnés de commentaires explicatifs, constituent une suite de méditations passionnées sur la mort du Christ. L'inspiration mystique de La Ceppède, jouant de toutes les ressources de l'imagination et de la stylistique baroques, confère à cette poésie « tour à tour la vie bariolée, éclatante d'un

Rubens, le mordant d'une eau-forte, la candeur appliquée, paisible d'une enluminure<sup>1</sup> ».

Le choix du sonnet pour transcrire une telle épopée, (épopée du Christ, épopée du fidèle), qui se découpe en stations, manifeste le souci baroque de signifier la vérité, de la « cristalliser » en une figure, une vision inoubliable : poésie mystique, rigueur formelle et effusion vont ainsi de pair.

Marc-Antoine Girard de Saint-Amant (1594 -1661), est un poète libertin de la période baroque. Issu d'une famille de marchands protestants, grand voyageur, il parlait plusieurs langues vivantes, s'intéressait à la musique, à la peinture, aux sciences. En 1625, il abjure le calvinisme et se convertit au catholicisme, sans pour autant renoncer à sa liberté de manières. Diverses missions le conduisent à travers l'Europe, mais cette activité n'a pas empêché le poète de publier plusieurs recueils de ses *Œuvres* (1629, 1631, 1643, 1658) et une épopée manquée, *Moïse sauvé* (1653). Comme la plupart des poètes de son époque, il a consacré une partie de son œuvre à l'expression d'une foi sincère.

Jean Auvray (v. 1580 – v. 1630), est un poète satirique qui appartient à la tradition de la satire normande. Il a été chirurgien à Rouen mais aussi l'auteur d'écrits religieux et de satire. Alternant entre piété, cynisme et obscénité, sa poésie est cependant la meilleure dans sa veine satirique. La biographie et la bibliographie de Jean Auvray demeurent assez incertaines.

Dans son poème « Un Spectre, une carcasse », le lecteur est transporté dans un cadre morbide : sur un « mont épouvantable » où « les corbeaux déchirent par morceaux les entrailles puantes des corps suppliciés ». C'est le mont du supplice christique où on voit un homme pendu sur « une Croix nouvellement planté ». Cet homme est « si massacré, si crasseux, si sanglant, si meurtri, si difforme » qu'à peine on peut y discerner quelque forme. L'effet visuel est très fort, on a l'impression d'être témoins de la scène. Auvray, ayant pratiqué le métier de chirurgien, fournit de nombreux détails anatomiques, détails extrêmement morbides qui choquent le lecteur : « sa chair détranchée », « sa peau sanglante était cousue avec les os », « son ventre attaché aux vertèbres du dos », « sans entrailles », on voyait « ses veines, ses tendons, ses nerfs et ses artères », « on pouvait lui compter les os ». Mais ce qui peut

---

<sup>1</sup> BREMOND, H. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Paris : 1921.

choquer le plus est de retrouver tous ces détails morbides dans un poème religieux.

À l'époque de la Contre-Réforme cette poésie fascinée par le squelette et la tête de mort est le plus souvent une poésie religieuse, fortement orientée vers les fins dernières et la destinée spirituelle de l'homme. Cette poésie adopte un style violent, tourmenté, travaillé et riche en symboles et en paradoxes. Ces poèmes contemplent avec une sombre prédilection et dans tous leurs détails les plaies, les tourments du Christ en son agonie, qu'ils imaginent et revivent afin de l'imiter. On assiste, à travers de nombreux recueils de l'époque, à la création d'un type nouveau de poésie religieuse : une poésie de la méditation dévote. Cette pratique empruntée aux *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, qui invite le retraitant à faire appel à son imagination pour se représenter la scène comme s'il y assistait, ne pouvait manquer de retentir fortement sur la poésie religieuse.

## Fragment d'une Méditation sur le Crucifix.

Je me prosterne en ce saint lieu,  
Au pié de la croix de mon Dieu ;  
C'est le seul endroit où ma teste  
Est à l'abry de la tempeste.  
Pour contempler sa passion,  
Pour m'en faire une image et plus vive et plus forte,  
Sur la montagne de Sion<sup>2</sup>  
La grandeur de mon zèle en esprit me transporte.

J'y voy d'un œil baigné de pleurs  
Secher les herbes et les fleurs  
Autour du cèdre venerable<sup>3</sup>  
Que dresse un peuple inexorable.  
J'y voy mon Sauveur<sup>4</sup> attaché,  
J'y voy les rudes cloux, les cruelles espines,  
Qu'il endure pour mon péché,  
Entre deux criminels convaincus de rapines<sup>5</sup>.

J'y voy languir ces chers soleils  
Qui n'ont qu'eux-mesmes de pareils ;  
J'y contemple ce front auguste  
Se courber sous un faix injuste.  
J'y regarde ces nobles mains,  
J'y voy ces dignes pieds s'enfler dans le martire<sup>6</sup>,  
Et pour laver tous les humains  
Donner tout le beau sang que la rigueur en tire.

MARC-ANTOINE GIRARD DE SAINT-AMANT

*Œuvres*, Dernier Recueil, Paris, 1658

---

<sup>2</sup> Une des collines de Jérusalem ; la Tradition veut que le *Mont Sion* soit considéré comme le lieu de la demeure royale.

<sup>3</sup> La Croix du Christ.

<sup>4</sup> Jésus-Christ, le Messie, le Rédempteur.

<sup>5</sup> Action de ravir, de prendre par violence ; vol, pillage.

<sup>6</sup> « J'y voy... » : représentation visuelle de la scène ; voir annexe 2.

## Un spectre, une carcasse.

En extase je tombe et sans sentir je sens  
Une insensible main qui dérobe mes sens,  
Tient mon âme en suspens, agilement transporte  
Moi-même de moi-même, et sus un mont<sup>7</sup> me porte ;  
Un mont épouvantable, horrible, où les corbeaux,  
Laidement croassant, déchirent par morceaux  
Des corps suppliciés les entrailles puantes ;  
Là n'étaient que gibets<sup>8</sup>, que potences sanglantes,  
Qu'horreur, qu'effroi, que sang, qu'abomination,  
Que mort, que pourriture et désolation.  
Comme s'y promenait mon âme épouvantée,  
Elle y vit une croix nouvellement plantée,  
Construite, se semblait, de trois sortes de bois ;  
Un homme massacré pendait sur cette Croix,  
Si crasseux, si sanglant, si meurtri, si difforme,  
Qu'à peine y pouvait-on discerner quelque forme,  
Car le sang que versait son corps en mille lieux  
Dés honorait son front, et sa bouche et ses yeux ;  
Toute sa face était de crachats enlaidie,  
Sa chair en mille endroits était toute meurtrie,  
Sa Croix de toutes parts pissait les flots de sang,  
Ses pieds, ses mains, son chef, et sa bouche et son flanc,  
En jetaient des ruisseaux, les cruelles tortures  
Lui avaient tout démis les os de ses jointures,  
Sa peau sanglante était cousue avec ses os,  
Et son ventre attaché aux vertèbres du dos  
Sans entrailles semblait, une épine cruelle  
Fichait ses aiguillons jusques dans sa cervelle,  
Dont les sanglots bouillons à mesure séchés  
Coulaient, barbe et cheveux sur sa face couchés ;  
Ce qui restait encor de sa chair détranchée,  
Pendait horriblement par lambeaux<sup>9</sup> écorchée,  
Tous ces membres étaient ou ployés, ou meurtris ;  
Bref, comme en ces Lépreux<sup>10</sup> confirmés et pourris,

<sup>7</sup> Le mont Golgotha, lieu où le Christ a été crucifié.

<sup>8</sup> Instrument de supplice ; *Le gibet du Christ* = la croix.

<sup>9</sup> Morceaux de chair arrachés.

<sup>10</sup> Voir la note 16 du poème *Ô royauté tragique !...*

L'on voyait au profond de ses larges ulcères  
Ses veines, ses tendons, ses nerfs et ses artères,

L'on pouvait aisément lui compter tous les os,  
Ce n'était qu'un Squelett', qu'une sèche Atropos<sup>11</sup>,  
Un Spectre, une carcasse, et pour bien dire en somme,  
Ce mort ressemblait mieux un fantôme qu'un homme,  
Sinon que de ses yeux morts et ensanglantés  
Rejaillissaient encor tant de vives clartés,  
Tant de traits, tant d'attraits, que pour moi il me semble  
Que ce mort était vif, ou vif et mort ensemble ;

JEAN AUVRAY

*Pourmenade de l'ame devote*, Rouen, 1633.  
(fragment de *La Vierge au pied de la Croix*,  
Pause V).

---

<sup>11</sup> Dans la mythologie grecque, c'est une des trois *Moires*, déesses du sort et du destin.



## Ô Royauté tragique !...

Ô royauté tragique ! ô vêtement infâme !  
Ô poignant diadème ! ô sceptre rigoureux !  
Ô belle et chère tête ! ô amour de mon âme !  
Ô mon Christ seul fidèle et parfait amoureux<sup>12</sup> !

On vous frappe, ô saint chef, et ces coups douloureux<sup>13</sup>  
Font que votre couronne en cent lieux vous rentame.  
Bourreaux<sup>14</sup>, assenez-le d'une tranchante lame,  
Et versez tout à coup ce pourpre généreux.

Faut-il pour une mort qu'il en souffre dix mille ?  
Hé ! voyez que le sang, qui de son chef distille<sup>15</sup>,  
Ses prunelles détrempe et rend leur jour affreux.

Ce pur sang, ce nectar, profané se mélange  
A vos sales crachats, dont la sanglante fange<sup>16</sup>  
Change ce beau visage en celui d'un lépreux<sup>17</sup>.

JEAN DE LA CEPPÈDE

*Théorèmes spirituels*, tome I, Toulouse,  
1613, Livre II, sonnet 67.

---

<sup>12</sup> Similitude avec le poème *Le Nouvel Orphée* du même auteur : Jésus, « parfait Amant »- écrit avec une majuscule pour souligner l'Amour divin parfait.

<sup>13</sup> *La flagellation du Christ* : torture utilisée par les soldats romains avant sa crucifixion.

<sup>14</sup> *Le bourreau* est un officier chargé d'exécuter les décisions de justice, quand elles consistent en des peines corporelles, et notamment la peine de mort.

<sup>15</sup> Coule goutte à goutte ; voir aussi l'annexe 3.

<sup>16</sup> Boue presque liquide et souillée.

<sup>17</sup> *La lèpre* est une maladie infectieuse chronique touchant les nerfs périphériques, la peau et les muqueuses, et provoquant des infirmités sévères. Cette maladie a été le sujet de plusieurs miracles faits par Jésus-Christ (ex. La parabole des dix lépreux, cf. *l'Évangile selon saint Luc* 17, 11-19).

## Le nouvel Orphée.

L'Amour l'a de l'Olympe<sup>18</sup> ici bas fait descendre ;  
L'amour l'a fait de l'homme endosser le péché<sup>19</sup> ;  
L'amour lui a déjà tout son sang fait épandre ;  
L'amour l'a fait souffrir qu'on ait sur lui craché ;

L'amour a ces haliers<sup>20</sup> à son chef attaché ;  
L'amour fait que sa mère à ce bois le voit pendre ;  
L'amour a dans ses mains ces rudes clous fiché ;  
L'amour le va tantôt dans le sepulcre étendre.

Son amour est si grand, son amour est si fort  
Qu'il attaque l'enfer, qu'il terrasse la mort<sup>21</sup>,  
Qu'il arrache à Pluton sa fidèle Euridice<sup>22</sup>.

Belle pour qui ce beau meurt en vous bien-aimant<sup>23</sup>,  
Voyez s'il fut jamais un si cruel supplice,  
Voyez s'il fut jamais un si parfait Amant.

JEAN DE LA CEPPÈDE

*Théorèmes spirituels*, tome I, Toulouse,  
1613, Livre III, sonnet 20.

---

<sup>18</sup> Le mont Olympe est la plus haute montagne de Grèce ; dans la mythologie grecque, il est considéré comme le domaine des dieux. Ici, le Fils de Dieu est descendu du Royaume des Cieux.

<sup>19</sup> Par sa crucifixion Jésus-Christ a pris sur soi les péchés de tous les humains. (cf. *La première Épître selon saint Pierre* 2, 24).

<sup>20</sup> *Hallier* : groupe de buissons serrés et touffus. Symbole de la couronne d'épines du Christ

<sup>21</sup> Avant sa Rédemption Jésus-Christ est descendu aux Enfers pour libérer les justes de l'Ancien Testament et ainsi leur faire part de la vie éternelle. Le Christ a vaincu la mort et par sa propre résurrection il se fait le garant de la nôtre à la fin des temps.

<sup>22</sup> *Pluton* : Hadès, le dieu grec des Enfers ; *Euridice* : la femme d'Orphée. *Le nouvel Orphée* c'est le Christ qui « arrache » à Satan l'âme humaine pour la sauver.

<sup>23</sup> *La belle* est l'Église considéré comme « l'épouse du Christ ». Jésus aime l'Église (cf. *l'Épître aux Éphésiens* 5, 23-32). *La liturgie* est la fête des noces du Christ avec l'Église.

## **Annexe 1 :** **Eric-Emmanuel Schmitt, *L'Évangile selon Pilate.*** **(roman)**

Extraits du Prologue,

Confessions d'un condamné à mort le soir de son arrestation

*Cet extrait retrace le tourment du Christ juste avant sa Passion. L'angoisse et la peur accablent l'homme Jésus pendant les moments d'attente dans le jardin des Oliviers. Par sa nature divine Jésus sait déjà que les soldats viennent l'arrêter pour le conduire au supplice. Il doit accomplir sa mission, il doit souffrir ce supplice en tant qu'humain pour sauver les humains. Son sacrifice suprême est absolument nécessaire.*

*Eric-Emmanuel SCHMITT est né en 1960. Agrégé de philosophie, docteur, il s'est d'abord fait connaître au théâtre. Il mène aussi une brillante activité de romancier, initiée avec La Secte des Egoïstes.*

Israël est une terre d'oliviers, de cailloux, d'étoiles et de bergers, une terre où les dattes sèchent sur la paille des greniers, une terre d'angoisses où les cœurs mûrissent dans l'attente du sauveur, une terre d'orange, de citron et d'espoir, Israël est mon jardin où je suis né, ce jardin même où je dois bientôt mourir.

Dans quelques heures, ils viendront me chercher.

Déjà ils se préparent.

Les soldats nettoient leurs armes. Des messagers s'éparpillent dans les rues noires pour convoquer le tribunal. Le menuisier caresse la croix sur laquelle je vais sans doute saigner demain. Les bouches chuchotent, tout Jérusalem sait déjà que je vais être arrêté.

Ils croiront me surprendre...je les attends. Ils cherchent un accusé, ils trouveront un complice.

Mon Dieu, faites qu'ils ne soient pas modérés ! Rendez-les sots, violents, expéditifs. Epargnez-moi la fatigue de les exciter contre moi ! Qu'ils me tuent ! Vite ! Et proprement !

[...]

Le jardin est encore paisible ce soir, banal comme une nuit de printemps. Les grillons chantent l'amour. Les disciples dorment. Les pleurs que je ressens n'ont pas d'échos dans l'air.

Peut-être la cohorte n'a-t-elle pas encore quitté Jérusalem ? Peut-être Yehoûdah, a-t-il eu peur et s'est-il rétracté ? Va, Yehoûdah, dénonce-moi ! Confirme-leur que je suis un imposteur, que je me prends pour messie, que je veux leur ôter le pouvoir. Charge-moi. Appuie leurs pires soupçons. Va Yehoûdah, vite. Et qu'ils m'arrêtent et m'exécutent, vite.

Pour eux, l'histoire doit finir. Pour moi, il est temps qu'elle commence.

Comment se font les choses ?

Comment en suis-je arrivé là ?

[...]

Une nuit bleue, belle et bête. Un silence qui insiste.

Cette attente me vide. Je préférerais parler, me battre, agir... Au lieu de cela, je tends la nuque et les oreilles vers le moindre bruit, espérant le cliquetis des armes. Je n'ai pas hâte de mourir, non, mais je voudrais cesser d'attendre. Plutôt la mort que l'agonie. Pourquoi les soldats tardent-ils tant ? Il ne faut pas si longtemps pour aller du Temple au mont des Oliviers...

Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, et moi, je n'ai nulle part où reposer ma tête.

[...]

Ce soir, la mort m'attend dans ce jardin. Les oliviers sont devenus aussi gris que la terre. Les grillons font l'amour sous le regard bienveillant d'une lune maquerelle. Je voudrais être un des deux cèdres bleus, dont les branches, la nuit, servent d'asile aux nuées de colombes et, le jour, abritent les petits bazars bruyants sous leurs ombrages. Comme eux, j'aimerais prendre racine, insouciant, et dispenser du bonheur.

Au lieu de cela, je n'ai fait que semer des graines que je ne verrai ni grandir ni s'épanouir. Je guette la cohorte qui viendra m'arrêter. Mon Père, donne-moi de la force dans ce verger indifférent à mon angoisse, donne-moi le courage d'aller jusqu'au bout de ce que j'ai cru, par folie, être ma tâche...

[...]

Voilà. Je scrute la nuit.

Le ciel est d'un noir féroce. Le vent m'apporte une odeur de mort, une odeur de cage aux lions.

Dans quelques heures, j'aurai achevé mon pari.

Dans quelques heures, on saura si je suis bien le témoin de mon Père, ou si je n'étais qu'un fou. Un de plus.

La grande preuve, l'unique preuve n'advient qu'après ma mort. Si je me trompe, je ne m'en rendrai même pas compte, je flotterai dans le néant, indifférent, inconscient. Si j'ai raison, j'essaierai de ne pas triompher et j'apporterai aux autres la bonne nouvelle. Car que j'aie raison ou tort, je n'ai jamais vécu pour moi-même. Et je ne mourrai pas non plus pour moi-même.

Même si l'on m'assurait ce soir que j'ai tort, je referais le pari.

Car si je perds, je ne perds rien.

Mais si je gagne, je gagne tout. Et je nous fais tous gagner.

Mon Dieu, faites que, jusqu'au dernier moment, je sois à la hauteur de mon destin. Que la douleur ne me fasse pas douter !

Allons, je tiendrai bon, je tiendrai ferme. Aucun cri ne m'échappera. Que je suis donc lent à croire ! Comme la nature est forte contre la grâce ! Allons, remettons-nous. Ce que je crains n'est rien en regard de ce que j'espère.

Mais voici la cohorte qui apparaît à travers les arbres. Yehoûdah porte une lanterne et mène les soldats. Il s'approche. Il me désigne.

J'ai peur.

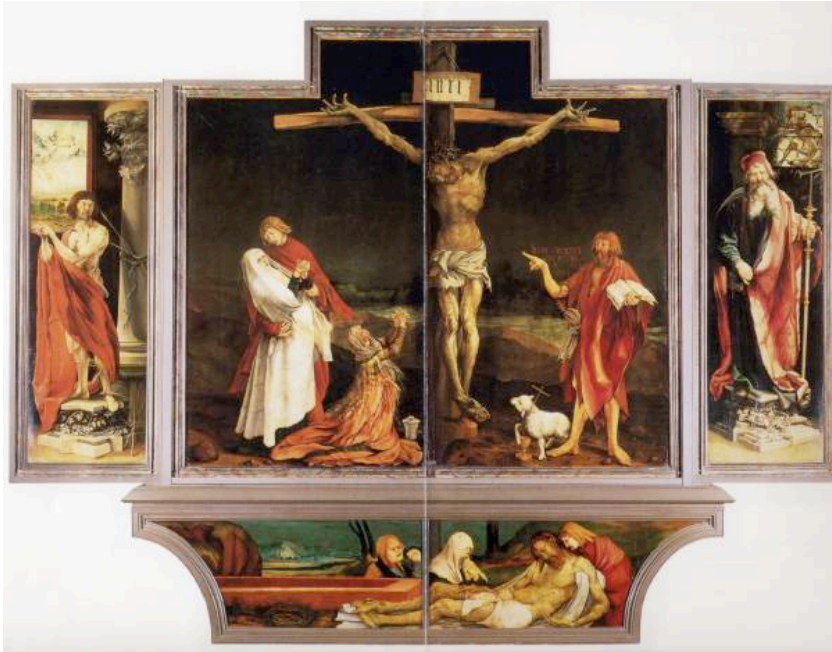
Je doute.

Je voudrais me sauver.

Mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? [...]

SCHMITT, Eric-Emmanuel. *L'Évangile selon Pilate*. Paris : éditions Albert Michel S.A., 2000. (Coll. Le livre de poche, n° 15273). 283 p.

## Annexe 2 : Le retable d'Issenheim



**Matthias Grünewald, *Le retable d'Issenheim* (1512-1516)**

Le retable d'Issenheim est l'œuvre de deux grands maîtres du gothique tardif : le peintre allemand Matthias Grünewald, dont il constitue incontestablement le chef d'œuvre, pour les panneaux peints (1512-1516) et Nicolas de Hagenau pour la partie sculptée (autour de 1500).

*Ce magnifique et monumental polyptyque se trouve aujourd'hui à Colmar, au musée d'Underlinden.*

*Le retable comporte des scènes d'une intensité dramatique peu commune et tout à fait exceptionnelle pour son époque. Il représente d'une manière très troublante la souffrance physique du Christ sur la croix, sa chair est meurtrie en mille endroits, ses pieds sont percés d'un clou grossier et la couronne d'épines blesse cet « auguste front » (voir le premier poème de la section, page 78).*

**Annexe 3 :**  
***Le retable d'Issenheim (détail)***



**Matthias Grünewald, *Le retable d'Issenheim* (détail)**

